

Numéro 52

5 Mai
- 1922 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

France

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

DEUXIÈME

ANNÉE

UN

franc

DEUXIÈME

ANNÉE

Que le Cinéma
français soit français

Hebdomadaire illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Élysée — Téléph. : Élysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE, 4, Bleinheim Street, New Bond St. W. I.

Que le Cinéma
français soit du Cinéma



ANDRÉ NOX

CHARGE DE SPAT

Le XV^e Prélude de Chopin, filmé par Tourjansky nous donne le plaisir de revoir le remarquable interprète de *Le Penseur*, *Le Sens de la Mort*, *Le Crime de Lord Arthur Savile*, *La Mort du Soleil*, etc..., qui vient de tourner *L'Homme qui pleure*, de Louis d'Hée, en attendant *La Chèvre aux pieds d'or* et *Le Courier de Lyon*.

La F. A. J.

Produit les meilleurs Films français :

Visages voilés... Ames closes, Comédie dramatique d'HENRY-ROUSSELL, avec Emmy LYNN et Marcel VIBERT.

Le Destin Rouge, Drame de Franz TOUSSAINT, avec Van DAËLE.

L'Eternel féminin, Histoire romanesque de Roger LION, avec Gina PALERME et Marthe LENCLUD.

Les Ailes s'ouvrent, Comédie dramatique de GUY DU FRESNAY, avec Mlle MADYS et M.-L. IRIBE.

Au Berceau du Monothéisme, merveilleux voyage en Egypte et en Palestine, publié sous le patronage de la Société de Géographie.

Margot, Comédie dramatique d'après Alfred de MUSSET, de GUY du FRESNAY, avec Gina PALERME.

Édite des Productions sélectionnées :

Films français } **Fièvre**, Drame de Louis DELLUC, avec Ève FRANCIS, Van DAËLE, Elena SAGRARY.
} **Le Chemin d'Ernoa**, Drame avec Ève FRANCIS.
} **Le Tonnerre**, Conte d'après Mark TWAIN.

Le Dragon d'Or, Drame avec Gail KANE.

L'Inexorable, de Rudyard KIPLING avec Virginia BROWN FAIR.

Le Phare tragique, Drame avec Marguerite CLAYTON.

La Gamine, Comédie avec Olive THOMAS.

Et les remarquables **Séries** de FATTY, de RIO JIM (William Hart) et **Les Aventures de Sherlock Holmes**.

COMPAGNIE FRANÇAISE des FILMS ARTISTIQUES-JUPITER

Téléphone : ÉLYSÉES 5-95

— 5-97

Adr. télégr. : ARTISFILRA-PARIS



36, Avenue Hoche, 36

- PARIS -

cinéma

Blancs et Noirs

Etrange! Etrange! Etrange!
Le *Figaro* pose aux cinéastes les questions suivantes, évidemment trop sensationnelles pour qu'on ose leur répondre :

« Une personne peut-elle sur une autre une influence telle que, par sa seule volonté, elle puisse lui faire accomplir tel ou tel acte, lui suggérer telle ou telle pensée, au point de se substituer à elle? »

« Y a-t-il des exemples scientifiques contrôlés? En connaissez-vous? »

« En tous cas, ne voyez-vous pas là pour le cinéma un champ nouveau d'action et de sujet pour arriver à des films plus originaux et moins banaux que ceux qu'on nous propose à l'ordinaire? »

« Pour matérialiser à nos yeux cette suggestion psychique, le cinéma est placé, en effet, mieux que n'importe quel moyen de réalisation avec ses procédés techniques de surimpression. »

... Dans un cadre, au musée du cinéma, ça fera joliment bien...

Est-ce une loi?

Il est évident que, deux sœurs ou deux frères, s'ils se ressemblent par le visage, ont souvent le caractère le plus opposé.

Ainsi, les deux Talmadge. Autant Norma, la sensuelle, est profondément aimante et pathétique, autant sa sœur, Constance, est vive et fraîche.

Il en est de même des deux Gish.

Lilian, qui fut le pauvre *Lys brisé*, nous apparaît souffreteuse, craintive, torturée. Dorothy, par contre, fait le diable à quatre; gamine et emportée, elle force le spectateur à dire d'elle : « Quel enfant terrible! »

« Rendons à César... »

On accuse les directeurs des cinémas parisiens de laisser prendre aux épisodes une trop grande place dans leurs programmes. Rectifions.

Il y a un cinéma, tout près de la place Clichy, qui, lui, juge bon, et ceci depuis près d'un an, de passer l'épisode en fin de séance. C'est parfait.

Le spectateur n'est pas ainsi obligé, s'il vient applaudir de bons films, de s'empoisonner le regard.

Il reste, ou il s'en va.

Je me dois de dire que la salle se vide d'un tiers chaque soir.

Les conflits entre cinéastes, pour l'adaptation d'œuvres célèbres, se multiplient. L'autre jour, on racontait à la Mutualité qu'un différend s'était élevé entre M. Louis Feuillade, qui a l'intention de tourner un film en 12 épisodes sur le *Ramayana*, et M. René Navarre, qui prétend posséder, en vertu d'un arrangement avec l'auteur, l'exclusivité de cette œuvre. Entre nous cela paraît bien peu vraisemblable.

Ceci se passait dans ce grand hôtel des Champs-Élysées, où l'on est accoutumé à prendre le thé, en musique.

A une table retirée, on semait l'humour à pleines lèvres; les r se roulaient grassement. Quelques Russes y étaient atablés, entre autres, un déjà célèbre régisseur de cette troupe appelée d'un nom d'oiseau.

Soudain, un murmure m'avertit d'une entrée importante. Cette blonde et svelte jeune artiste, trop cartepostalisée peut-être, entra effectivement, douillette dans sa fourrure, et vint rejoindre ce quelconque jeune premier de films à épisodes. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une non moins sensationnelle entrée se produisit. Ce sec et terrible homme, musclé comme un chat, hâlé comme un marin, et qu'on gratifia d'une *gueule d'Espada* entra, accompagné de cette femme assez fatale, aux yeux pas trop gentils.

Tout s'apaisa bientôt, les curiosités étaient satisfaites.

Soudain, parmi les tonitruances du jazz, un long « Ooooooh! » se prolongea dans des centaines de bouches. L'électricité venait de s'éteindre brusquement.

Tandis qu'on cherchait la cause de ce manque de lumière, le Russe jovial rassura son entourage. De sa lune épanouie, il cligna malignement de l'œil vers les autres et eut ce mot charmant : « Qu'à cela ne tienne, avec cette pluie d'étoiles!... »

Plus blonde que modeste, elle se décrit :

« Je suis, dit-elle... »

Elle hésite : Cinématique? Photogénique? Elle se décide :

« Je suis cynégétique. »

CINÉOR.

- ATELIER - FONTAINE

24, Rue Caumartin

PARIS

Tél. : Gutenberg 07-82

TIRAGE, REPRODUCTION
- AGRANDISSEMENTS -
- - - RETOUCHES - - -
ILLUSTRATIONS - Etc.
des CLICHÉS et PHOTOS
de toute la production française

ATELIER DE POSE

PORTRAITS, SCÈNES

ÉTUDES DE VISAGE

ET D'ATTITUDES

Affiches □ □ Publicité

Le plus sûr collaborateur
□ □ du Cinéaste □ □

Allez-y de la part de

CINÉA

et de tous les gens de goût

CF 40 Per 283



Vous allez au Théâtre pour voir la pièce de M... X..., pour applaudir Melle Y... et M. Z..., artistes que vous aimez.

Vous allez au Cinéma parce que vous ne savez pas quoi faire de votre soirée...

Eh bien, si vous devez aller au Cinéma pour tuer le temps, voire pour dormir, allez n'importe où.

Mais si vous voulez aller au Cinéma comme vous allez au Théâtre, choisissez les établissements sérieux qui vous présentent un **FILM**, signé par des **AUTEURS** et joué par des **ARTISTES** : un **FILM PARAMOUNT**.

N'importe où n'a pas de Film Paramount dans son programme.

Les autres Établissements (et ils sont nombreux maintenant) vous présentent des Films **PARAMOUNT**.

Vous y avez déjà vu : **LILIANE, LA CITÉ DU SILENCE, LE LOUP DE DENTELLE, HÉLIOTROPE, LE FRUIT DÉFENDU, L'ADMIRABLE CRICHTON, L'HOMME QUI ASSASSINA, LES DENTS DU TIGRE**, etc., etc.

Vous y verrez : **LE SECRET DES ABIMES, SA 40 HP, LE HÉROS DU SILENCE, LE JAGUAR DE LA SIERRA, LE PRESTIGE DE L'UNIFORME, LE ROI DU BLUFF, TOUJOURS DE L'AUDACE, LES RUSES DE L'AMOUR, L'ENFER DES VILLES, LES MÈRES, LA MONTÉE DU PASSÉ, LE MIRACLE - LE DOCTEUR JEKYLL & MONSIEUR HYDE.**

Si le Cinéma où vous voulez passer la soirée ne vous présente pas de Films **PARAMOUNT**, veuillez nous le dire.

Société Anonyme Française
des
Films Paramount

63, Av. des Champs-Élysées
PARIS

Tél. : ÉLYSÉES 66-90, 66-91



Atelier de Montage
et
Magasin d'Échange
des **FILMS**

69, Rue Fessart, PARIS (19^e)

Tél. : NORD 73-26

**UNITED
ARTISTS**

LA RUE DES RÊVES
de **D. W. GRIFFITH**

GEORGE ARLISS

: : dans **DISRAELI** : :

DOUGLAS FAIRBANKS

: : dans **L'EXCENTRIQUE** : :

MARY PICKFORD

dans **RÊVE & RÉALITÉ** (Sortie 12 Mai)

MARY PICKFORD

: : DANS SA MERVEILLEUSE PRODUCTION : :

LE PETIT LORD FAUNTLEROY

Le premier Film de la Production REX BEACH
LE TRIOMPHE DU RAIL

Présentation à la Salle Marivaux, le 16 Mai :

DOUGLAS FAIRBANKS
dans **SA MAJESTÉ DOUGLAS**

MARY PICKFORD
CHARLIE CHAPLIN

PARIS : 21, FAUBOURG
M ARSEILLE

LES ARTISTES ASSOCIÉS (S^{te} An^{ne})
Siège social : 23, Rue de la Paix, PARIS
REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS DE

**UNITED
ARTISTS**

AGENCES :
du TEMPLE - Téléph. NORD : 49-43
LYON

DOUGLAS FAIRBANKS
D. W. GRIFFITH

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 5 au Jeudi 11 Mai 1922

THÉÂTRE DU COLISÉE

38, Av. des Champs-Élysées
Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

Scientific - Kinéto - Magazine

LES SIGNES DE L'AMOUR

avec CONSTANCE TALMADGE

Le Voyage du Président de la République
en Afrique du Nord (dernière étape)

LE SECRET DES ABIMES

avec HOBART BOSWORTH

2^e Arrondissement

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — De la Maurienne au Col du Galibier. — Le Réfugié Suspect. — L'Ours Amateur de Sports. — Abnégation. — Charlot musicien. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté samedi, dimanches et fêtes : Le Destin Juge.

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Le Secret des Abîmes. — Un voyage au pays des merveilles : A travers les Indes.

Electric-Palace 5, boulevard des Italiens. — Kinéto Scientifique. — Eponx d'occasion. — Irrésistible Pilsbury. — En supplément facultatif : Fridolin agent de police.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — Le 15^e Prélude de Chopin. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Supplément non passé le dimanche en matinée : Parisette, 10^e épisode.

3^e Arrondissement

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-39. — Salle du rez-de-chaussée. — Pathé-Revue. — L'Irrésistible Pilsbury. — Le Secret des Abîmes. — Parisette, 10^e épisode. — Pathé-Journal.

Salle du premier étage. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Charlot et Mabel. — L'Excentrique. — L'Aiglonne, 12^e épisode.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Au pays de Galles. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — Le Secret d'Alta Rocca. — La Vérité.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Beaucitron et les fantômes. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Roquevillard.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — L'Attrait du Cirque. — Parisette, 10^e épisode.

6^e Arrondissement

Cinéma Danton-Palace, 99, boulevard Saint-Germain. — Pathé-Revue. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — Parisette, 10^e épisode. — Les Roquevillard.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Dolorès. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — La petite baignade.

9^e Arrondissement

Cinéma Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. — Quel drôle de Cirque. — Parisette, 10^e épisode. — L'Été dans le Nord. — La Méprise. — La Princesse des Huitres.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochechouart. — Fridolin au bal musette. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — La fabrication des sabots de bois. — Les aventures de Galaor.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — Charlot chef de rayon. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Le 15^e prélude de Chopin.

Pathé-Temple, 77, faubourg du Temple. — Charlot et l'amour de Mabel. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Le 15^e prélude de Chopin.

Louxor, angle des boulevards Magenta et La Chapelle. — Au-dessus du Vésuve en avion. — L'Affaire Paliser. — Le Tour du Monde d'un Gamin Irlandais. — Parisette, 10^e épisode.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Dédé champion par amour. — La petite baignade. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Le 15^e Prélude de Chopin.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Parisette, 10^e épisode. — La Vérité.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Beaucitron et les fantômes. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Roquevillard.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Au pays de Galles. — Parisette, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Denis du Tigre.

14^e Arrondissement

Gaité, 6, rue de la Gaité. — Beaucitron et les fantômes. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Roquevillard.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Le Lumbago. — Parisette, 10^e épisode. — Dédé champion par amour. — Quo Vadis.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Beaucitron et les fantômes. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Roquevillard.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Parisette, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 10^e épisode. — Les Dents du Tigre.

16^e Arrondissement

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 5 au lundi 8 mai. — Fabrication des avions au Canada. — Cette Jennesse. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — Stella Lucente. — Programme du mardi 9 au jeudi 11 mai. — Sculpture animée de La Fouchardière. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Fridolin toréador. — Le 15^e Prélude de Chopin.

Maillet-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 5 au lundi 8 mai. — Sculpture animée de La Fouchardière. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Fridolin toréador. — Le portrait de Miss Bunning. — Programme du mardi 9 au jeudi 11 mai. — La fabrication des avions au Canada. — Le Secret d'Alta Rocca. — L'Aiglonne, 12^e épisode. — Stella Lucente.

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Parisette, 9^e épisode. — Le diadème volé, aventures de Sherlock Holmes. — Kinéto-Revue. — Fatty chevalier de Mabel. — La Vérité.

17^e Arrondissement

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — Le 15^e Prélude de Chopin. — Le Secret des Abîmes. — Parisette, 10^e épisode.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — La Route des Alpes. — Le Lautaret. — Une Chafne. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — L'Affaire Paliser. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin.

EXCLUSIVITÉS

Vaudeville: *Les 4 Cavaliers de l'Apocalypse*

Madeleine-Cinéma: *J'Accuse* o o o

Ciné-Opéra: *Au Cœur de l'Afrique Sauvage*

Cirque d'Hiver: *Robinson Crusoe* o o o

Aubert-Palace: *Non Gosse* o o o

LE RÉGENT

22, rue de Passy
Direction : Georges FLACH Tél. : AUTEUIL 15-40

Gaumont-Actualités

LES FRONTIÈRES DU CŒUR

avec CONSTANCE BINNEY

PARISSETTE (10^e épisode), avec BISCOT

LE CAUCHEMAR

avec MILDRED HARRIS

AMOUR, PÉTROLE ET MUSIC-HALL

Mack Sennett Comedy

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Zigoto et le Péril Jaune. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — Le Secret d'Alta Rocca. — L'Antiquaire.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Excentric Music-Hall. — Joseph, la femme le trompe! — Les surprises du téléphone. — Parisette, 9^e épisode.

18^e Arrondissement

Chantecler, 76, avenue de Clichy. — Charlot et l'amour de Mabel. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Bénéitou.

Le Solec, 8, avenue de Clichy. — Une Chafne. — Le Secret des Abîmes. — Parisette, 10^e épisode.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — La Route des Alpes. — Le Lautaret. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — Le 15^e Prélude de Chopin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — L'Affaire Paliser.

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Tug. — Fatty sauveur. — Le chemin de fer de la Jungfrau. — Potiron agent de police. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Genis). — Marcadet 22-81. — Au Cœur de l'Afrique Sauvage.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — La Princesse Zim-Zim. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — Le 15^e Prélude de Chopin.

19^e Arrondissement

Secrétan, 1, avenue Secrétan. — Charlot et l'Amour de Mabel. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Le 15^e Prélude de Chopin.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Parisette, 10^e épisode. — Le 15^e Prélude de Chopin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Le Secret des Abîmes.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Parisette, 10^e épisode. — Le 15^e Prélude de Chopin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode.

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Quel drôle de Cirque. — Champion d'Amour et de Vitesse. — Parisette, 10^e épisode.

20^e Arrondissement

Gambetta Palace, 20, rue Belgrand. — Le 15^e Prélude de Chopin. — L'Empereur des Pauvres, 11^e épisode. — Son Altesse.

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Dédé en voyage de noces. — Amie d'Enfance. — Les Sept Perles, 10^e épisode. — La double victoire.

Banlieue

Levallois, 82, rue Fazillau. — Lui... et la Senorita Carapatos. — Parisette, 9^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Amour Vainqueur.

Eden de Vincennes, 2, avenue du Château. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — L'Aiglonne, 12^e épisode, fin. — La Vérité.

LES FILMS DE LA SEMAINE

L'Inexorable

Tous ceux qui ont goûté du Lotus, franchi la Limite, seront heureux de voir ce film, qui leur rappellera des nuits brûlantes passées sur des terrasses, au cœur de villes indigènes, et au milieu d'être dont non seulement les âmes individuelles se dérobaient comme toute âme se dérobe à une autre âme, mais dont les plans de vie, les lois morales et psychologiques étaient construits sur des bases pour nous étranges, incompréhensibles. Mais ils souffriront aussi parce que lorsqu'on a goûté du Lotus on n'en oublie pas la saveur, et le battement du tambour, errant parmi le silence tiède et noir, obsédait leurs nuits.

Lorsque j'ai vu *L'Inexorable*, je n'avais qu'un souvenir vague de la nouvelle de Kipling dont James Young a tiré ce film. Il manque quelque chose au film, qui sûrement est dans la nouvelle.

Il est affreux pour un homme de perdre successivement son enfant et la femme qu'il aime : mais à cet égard la situation de Jack Holden ressemblerait à mille autres. Ce qui donne à son malheur la teinte la plus sombre, c'est l'anéantissement complet qui résulte de cette perte. Quand l'être disparu appartient à votre race, à votre milieu, que son souvenir subsiste parmi ceux qui vous entourent, que vous savez devoir être réunis dans une même tombe, si vous êtes croyants dans une même vie future, la séparation n'est pas au même point complète, irrémédiable, définitive. Dans le film — tout au moins dans la version qu'on vous a présentée, et je soupçonne que l'original devait accorder plus de place aux personnages anglais, à la sœur de son amie, à la vie officielle du héros — l'effroyable coupure ne se précise bien qu'à la fin, lorsque s'écroule la maison.

A cet égard encore un épisode du film en affaiblit l'effet : c'est la cérémonie nuptiale (ajoutée pour apaiser la censure). Elle est un peu ridicule et crée une note fautive : Ameera n'est pas une épouse; un fonctionnaire anglais n'épouse pas une

femme indigène. Il peut avoir dans un faubourg, à condition que cela ne se voie pas, une petite maison, un *bibi-ghar*, où il abritera des amours clandestines; ce sera un jardin clos, sans communication avec le reste de son existence. Tout cela n'est pas assez clairement indiqué dans le film; par exemple on ne comprend pas où habite, d'où vient Jack Holden quand, à la fin, il va revoir le nid d'amour ruiné.

Ce sont là de bien légères critiques et à peu près les seules. Elles n'em-

tambour passant dans la nuit est une trouvaille; non seulement on l'entend (par pitié, chefs d'orchestre, laissez parler celui de l'écran et ne le faites pas doubler dans la fosse!) mais on sent tel parfum, rance, empyreumatique, qui flottait dans une rue indigène, Lahore peut-être; pour moi qui l'ignore, Azemmour, Tunis, Pao-Ting-Fou. Pas beaucoup de recherches techniques; la matière est plus intéressante et riche que le mode d'expression; mais le mur qui s'effrite sous la pluie est une chose admirable, et quand la fenêtre s'ouvre sur l'orage, on voit entrer la reposante fraîcheur.

Thomas Holding est très bon dans le rôle plutôt passif, de Jack Holden; Virginia Brown Fair (perle pêchée dans un concours organisé par notre confrère *Classic*) est une trouvaille dans celui d'Ameera (pourquoi à l'usage des spectateurs français, ne transcrit-on pas directement la prononciation hindoue, Emira?) Un nouveau-né joue son rôle avec tant de naturel et de vie qu'il fait presque paraître cabotin l'enfant de deux ans qui lui succède. La mère d'Ameera, les deux serveurs hindous (Evelyn Selbie, Nigel de Brüllier et Boris Karloff) sont parfaits de vie et d'exactitude.

La Petite baignade

Dégagé des associations d'idées, de la notion de fadeur, de joliesse conventionnelle qui s'y attache généralement, le terme d'idylle convient à merveille pour désigner ce film, l'œuvre la plus voisine de Théocrite — de l'esprit de Théocrite — que j'aie encore vue sur l'écran. Le paysage s'en impose, dès l'abord, avec une netteté, une vigueur, une sorte de joie lumineuse que l'on rencontre rarement à un tel degré; et par certains tableaux — les corps nus des adolescents plongeant dans l'eau — les œuvres et les époques se rejoignent.

Tout à la fois, l'œuvre est nettement américaine, d'une région même limitée, la Nouvelle-Angleterre, s'affirmant aussi nettement native du Massachusetts ou du Connecticut que la *Huitième Idylle* de la Grande



Virginia BROWN FAIR dans *L'Inexorable*.

Grèce, et contient une vérité générale amusante, un tout petit peu amère, qui la rend humaine. Est-il ville ou village où un jeune garçon, naïf et primesautier, ne se batte avec ses camarades, ne soit séduit par les charmes artificiels, les boucles bien ondulées d'une coquette en herbe? Le retour vers la tendresse sincère, silencieuse et dévouée de la petite amie bien sage, aux cheveux bien tirés, est chose plus conventionnelle peut-être. Ainsi présentée, la donnée ferait songer au *Pauvre Amour*; chose curieuse, malgré la ressemblance matérielle des situations, on n'y songe guère; l'esprit des deux œuvres est différent.

La Petite Baignade a fait sensation en Amérique. Joseph de Grasse avait, audacieusement, supprimé tous les sous-titres. L'éditeur français, tablant sur la lenteur d'esprit bien connue du peuple le plus spirituel de la terre, en a rétabli une trentaine environ, sur lesquels apparaissent comme inutiles vingt-cinq dès le premier coup d'œil, et le reste au bout de deux ou trois secondes.

On pourrait être tenté de ne pas considérer l'expérience comme concluante: il est certain qu'un film composé exclusivement d'images est plus fatigant à suivre qu'un film titré: mais, je crois qu'il y a la question d'habitude, et peut-être également ceci, que, sachant qu'on ne pourra pas compter sur le texte pour être renseigné, on craint de laisser passer tel détail révélateur.

L'autre danger, c'est que le metteur en scène se trouve amené, pour la clarté du récit, à grossir, à déformer certains gestes. Certes, le texte est un mal, mais le rébus visuel substitué au texte est pire. Joseph de Grasse n'encourt pas ce reproche; la simplicité de l'action, le naturel des personnages, rendent son film clair du commencement à la fin.

L'interprétation de Charles Ray est de premier ordre, vivante, juste, sympathique; les autres personnages sont excellents, y compris le chien, flegmatique et inénarrable compagnon des bonnes et mauvaises fortunes du héros.

P.-S. — Naturellement, si vous ne retrouvez plus, à l'écran, telle ou telle des scènes charmantes dont je viens de parler, vous saurez que c'est pour faire plaisir à MM. les Directeurs qui ont demandé que le film

fut réduit à onze cents mètres. Pourquoi onze cents? Après tout, ils auraient pu tout aussi bien exiger onze mètres; ne nous plaignons pas trop...

Oui ou non.

Un riche banquier, retenu loin du foyer par ses affaires, délaisse sa femme qui écoute un parasite. Un modeste ouvrier, trop assidu au travail, néglige sa femme qu'essaie de consoler un galant pensionnaire. Les deux rôles de femmes sont joués par Norma Talmadge; Natalie Talmadge, femme de chambre de Norma, grande dame et sœur de Norma, ouvrière, assure la liaison entre les deux compartiments du drame.

Il y a des vues heureuses, des moments pathétiques, mais c'est long, très long, et surtout la correspondance factice maintenue entre les deux intrigues rend l'action froide, lui donne un vernis artificiel. Seul subsiste l'intérêt du jeu de Norma Talmadge, toujours agréable et intéressante à voir et à suivre, même quand elle n'exprime que du banal.

Le Secret des abîmes.

Scaphandrier émérite de l'île — supposée — de Dorcas, le vieux Martin Flint n'hésite pas à descendre bien au delà de la limite dangereuse pour rendre possible le sauvetage d'un sous-marin et de son équipage. (toute cette scène, traitée avec une rare puissance dramatique et, en même temps, beaucoup de sobriété, est du plus grand effet). Son fils et émule Gordon tombe victime d'une intrigue qui va jusqu'à l'épouser pour obtenir qu'il participe au repêchage d'un trésor et l'abandonne une fois l'opération amorcée. Il en devient fou, accuse son père d'avoir fait partir la jeune femme; Martin Flint, résolu à ramener l'infidèle, va la cueillir dans un café dansant — la scène est belle et dramatique — l'embarque pour Dorcas. Mais Arnold, le complice de la fugitive, la rejoint dans sa cabine et, quand le navire sombre à la suite d'une collision, les deux amants, pris comme dans une trappe, périssent ensemble. (Toute la scène du naufrage et de la noyade est parfaitement réussie).

Voyant son père revenir seul, le jeune homme l'accuse d'avoir laissé mourir celle qu'il aimait: il plonge pour la retrouver, circule le long de

l'épave et, par un hublot, voit les corps défigurés des deux complices; il tire sur la corde; il en a trop vu; on le remonte, mais la corde s'est accrochée à une épontille. Le vieux Martin, qui sait ce que son fils a vu, se demande s'il faut souhaiter qu'il survive, s'il ne serait pas charitable de trancher la corde. Soudain, il se décide et, sans même revêtir de scaphandre, il plonge, dégage l'infortuné. Gordon Flint reviendra à la vie; la douce et patiente jeune fille qu'il avait abandonnée pour l'intrigante Edna, le consolera. (Comme on voit, c'est le même sujet que *La Petite Baignade*, y compris le plongeon final!)

Grâce à un scénario qui, malgré quelques invraisemblances, est impressionnant, aucun des détails expressifs de ce film n'est perdu. Le sauvetage du sous-marin, le caillou que jette Martin Flint pour annoncer le salut à l'équipage, le naufrage, la ruée de l'eau dans les entreponts, l'envahissement de la cabine, plus tard, la plongée du scaphandre, le mouvement de la corde que laisse filer un aide, tout porte, tout émeut. Le nœud malencontreux qui empêche la remontée, le plongeur de Martin Flint le long de la corde, le coup de couteau qui dégage le scaphandrier, sont mis en valeur de main de maître et, quels que soient les rôles respectifs de Irvin V. Willat, metteur en scène, et de Thomas Ince, « superviseur », le résultat est excellent.

Grâce Darmond, dont le type est assez banal, se noie pathétiquement; George Webb laisse trop voir qu'il ne s'est collé une moustache que pour marquer sa trahison. Lloyd Hugues joue convenablement le rôle un peu ridicule du fils. Le triomphateur est Hobart Bosworth, splendide Viking, fait pour combattre les hommes et les éléments, évoquant un berserker déchainé lorsque, traînant la jeune femme subjuguée, il fend la foule des soupeurs, plongeur audacieux quand il glisse, laissant dans l'eau un sillage lumineux.

La Victime inconnue.

Les ressemblances sont chose singulière. De quels ancêtres communs, lointains assurément, deux artistes de pays aussi différents que Pauline Frederick et Eve Francis tiennent-elles une analogie qui, sur l'écran, ne s'arrête pas au type physique,

s'étend à la conception même de l'art muet? Faut-il admettre que, de quelque aventureux espagnol, la descendance s'établisse, partie dans les Flandres, partie en Amérique?

Le point commun des deux artistes, c'est de prendre leurs personnages par l'intérieur, d'arriver aux gestes par l'âme, de relier toutes les expressions par une unité, une sincérité de vie intérieure qui précise la signification de chaque attitude.

L'analogie cesse en ce que nous avons toujours vu Eve Francis dans des œuvres originales et intéressantes, alors que Pauline Frederick interprète, sans crainte et sans reproche, des mélodrames de valeur terriblement inégale.

Moins nettement mauvais que certains autres où elle figura, ce film reste médiocre comme scénario, quelconque comme réalisation. Il ne fournissait pas grand'chose à l'artiste; il est merveilleux de voir comment, partant de ces vagues indications, elle a su composer un personnage vivant, sympathique, et qui porte tort — tellement il en fait ressortir le caractère superficiel — à l'œuvre et au reste de l'interprétation.

LIONEL LANDRY.

Son crime.

M. Albert Dieudonné a su dégager de son drame une morale sans avoir eu besoin de l'énoncer par des mots, voilà un intéressant résultat, mais le curieux est qu'il a été obligé d'utiliser des rebondissements, d'ailleurs louables. En effet, la première partie de son film ne se singularise pas, il ressemble à beaucoup d'autres histoires où un savant, odieusement exploité, amoureux de la fille de son principal tyran, s'oppose aux spéculateurs. Il y a *Les Rapaces* et autres pièces ressortissant aux sortes d'observations bien frappées par M. Emile Fabre. Même l'exposition de *Son Crime* manque d'énergie ou d'ironie, c'est une simple suite de faits. Et tout à coup notre inventeur, à la suite de la mort de son ennemi, monte vers la gloire, il a trouvé un procédé chimique aboutissant à la formation d'un simili-radium doué des propriétés du vrai et qui coûte seulement 1.000 francs le gramme; d'où guérison d'un grand nombre de cancéreux. On pourrait objecter que le radium même ne guérit pas le can-



PAULINE FREDERICK dans *La Victime Inconnue*.

CL. A. G. C.

cer, on aurait tort, car, dans beaucoup de cas notés au début du mal, on obtient de beaux résultats.

L'ascension de l'inventeur, à qui vont les honneurs les plus enviés est plus prenante que le drame lui-même et, quand nous le voyons devant des personnages officiels, annoncer qu'il se retire... parce qu'il a tué, nous sommes surpris tout en reconnaissant la possibilité du fait.

Quelques mouvements ont été bien réglés, par exemple les réceptions à l'Institut et à la Clinique, mais le défilé des malheureux au Mont-de-Piété n'a pas l'accent de la vérité, il en fallait moins et de plus rudes et simples. M. Jean Dax supporte à peu près tout le poids de l'interprétation, c'est un excellent artiste.

Le quinzième prélude de Chopin.

C'est M. Monet, l'excellent musicien, qui le joue avec un grand plaisir, ce prélude. Mais il a aussi d'autres joies; sa famille les lui procure par son charme, par son amitié, il y a sa mère, son petit garçon, mais aussi sa femme dont bientôt il va connaître les sentiments réels. Le domestique annonce M. Monet. Tandis que Monet montre un film à son fils, dans le salon, Mme Dartois recevra le riche et très élégant voisin.

Tous deux causent librement et même ont une attitude démonstrative. Survient Monet qui a vu et entendu et, quand Dartois est parti, il invective contre sa femme et va



NORMA TALMADGE dans *Oui ou non*.

CL. F. N.

jusqu'à tirer un coup de revolver sur elle, mais il ne la blesse pas.

Après une circonstance opportune, cette arme tombera dans les mains de Léo qui est le frère, chétif et difforme, de Dartois. Mme Monet (Louise) se réfugie chez cet ami lequel congédie alors son frère et sa sœur, une belle jeune fille. Les deux expulsés, à peine sortis, sont aperçus par M. Monet et sa mère qui les appellent et insistent pour les garder.

Dartois vient demander des vêtements de Louise à Monet et aussi de l'argent qui lui est dû. Un chèque lui est remis, mais une altercation commence, et même continue, les deux hommes tombent, Dartois a un revolver dans la main... et meurt. On trouve l'arme qui a appartenu à Monet, lequel déclare son innocence, mais est arrêté quand même.

Quand Dartois est mort, Léo venait d'apparaître et, voyant tomber son méchant frère, il s'évanouit. Ensuite il a perdu la mémoire. On le soigne dans une clinique. Monet va passer devant les assises. Tout est contre lui. Heureusement, il y a un piano à la clinique et Léo, qui est aussi un bon musicien, joue le 15^e prélude de Chopin; alors il se rappelle la vérité et précipitera une fin qui fera plaisir aux bons cœurs.

Ce film est excellent quant à son interprétation. M. André Nox joue Monet avec son talent coutumier, M. Hiéronimus est un Léo sympathique et douloureux. Mme Kovanko est toujours une très belle artiste, elle a prouvé déjà qu'elle savait interpréter un rôle et M. Rieffler complète la distribution.

813.

Arsène Lupin est le héros de cette aventure. Vous savez que ce voleur a des manières élégantes et qu'on s'est efforcé de le rendre sympathique. Il vole, mais ne tue pas. Or, dans *813*, il est présumé assassin, à la suite de circonstances qui semblent devoir le déshonorer, ou plutôt le déshonorer davantage, car il est des degrés dans la honte. Au reste, il n'éprouve nulle honte, au contraire. M. Lenormand est de la police et, devant les résultats premiers d'une enquête criminelle, défend le disparu Lupin avec d'autant plus de conviction qu'il est lui-même le fameux Arsène. Les deux identités contraires du même homme, si l'on peut dire, commandent à ce drame où il y a de l'amour et même de l'affection paternelle, car Lupin-Lenormand et aussi le prince Sernine dont la gentille Geneviève est la fille sans le savoir. Je n'irai pas plus loin dans une analyse qui risquerait la

confusion. Sachez, toutefois, que M. Arsène Lupin échappe à la police et s'engage dans la Légion étrangère, sous un nouveau nom évidemment. Il n'y a rien à dire de plus, rien.

Kismet.

Les contes orientaux issus des *Mille et une Nuits* ou ressortissant à leur espèce peuvent au cinéma se traduire en exotismes pittoresques. Encore gagnent-ils, comme toute œuvre d'art, à la simplicité. *Kismet*, qui a de l'allure, de l'harmonie et de la majesté, se complique de plusieurs imbroglios et, afin de les rendre parfaitement clairs, on a insisté un peu sur les premières scènes. L'exposition donc sent le laborieux. Du moins, pendant le quart d'heure qu'elle se développe, peut-on examiner en détail les imposants décors, le devant d'une mosquée avec ses passants, les têtes de ces gens, du mendiant Hadji et de son vieux concurrent débile. Bientôt l'action apparaît plus nette et, si le hasard des rencontres ne nous passionne pas, nous nous intéressons à l'amour du calife pour la fille de Hadji qui le croit un quelconque habitant.

Le mendiant vole; il devient, afin de n'être pas torturé et mutilé, la chose sénile du vizir injuste et cruel que le maître des croyants va destituer. Hadji, contraint par son nouveau maître, va donc assassiner le calife lequel s'est fiancé secrètement à sa fille! Or, cette fille est clandestinement transportée dans le harem du vizir lequel a une autre femme qui s'est éprise de Hadji dont elle ne connaît pas la véritable identité. Ajoutez à ces histoires que Hadji est en possession d'une partie d'amulette qui ne lui appartient pas et qui lui permettra de faire croire au vizir qu'il est son père. Je ne sais pas si, en si peu de mots je me suis fait comprendre. Le film, se déroulant en plus de temps, ne manque pas, toutefois, de limpidité et les décors en sont beaux. Une mise en scène fastueuse, est aussi de bon goût. La grâce de la jeune fille et la force voluptueuse de l'ancienne favorite du vizir sont incontestables. Une scène qui permet des attitudes jolies à d'impeccables baigneuses mérite un salut.

Et vous pensez bien que, pendant la projection de *Kismet*, les orchestres joueront *Shéhérazade*, ils n'auront pas tort. LUCIEN WAHL.

Cinéma

Le Cinéma est devenu le théâtre essentiel de la vie moderne, et cela parce qu'il s'adapte aux individus de toutes les classes de la société et aux caractères les plus divers; il agit avec force et clarté et l'on n'a pas encore trouvé d'autres moyens de montrer d'une façon aussi complète les sommets qui caractérisent nettement la civilisation des peuples les plus primitifs; le film n'étant pas seulement évocateur d'une intrigue individuelle, mais exprimant l'état d'esprit d'une race, dans toutes ses manifestations.

Je crois que c'est le film américain qui aura contribué pour la plus grande part, au développement du Cinéma; il nous a fait connaître un mode d'expression absolument neuf et une recherche théâtrale qui fut rarement aussi réussie: la simultanéité. A ce point de vue là, il fut véritablement créateur. Avec la facilité de moyens mécaniques très étendus, mis à sa disposition en Amérique, il a pu permettre à toutes les imaginations de se donner libre cours. Il se renouvelle constamment, nous révélant la vie moderne sous les aspects tragiques ou comiques et ce qui me séduit le plus en lui c'est qu'il ne s'éternise jamais par des représentations inutiles et des pantomimes molles et inexpressives; l'intrigue avance directement et clairement par une succession de faits très significatifs; le paysage même n'est pas un décor passif, les opérateurs choisiront de préférence pour tourner, les jours où il y a du vent, l'écran nous montre ce paysage de près et de loin, sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, la mémoire se trouve ainsi stimulée pour comprendre l'unité de l'œuvre qui saute du grotesque au tendre, du sport à l'amour.

Représenté en Amérique, le film américain est plus impressionnant encore du fait qu'il est accompagné par un orchestre très rudimentaire, à base de tambours, dont la pression et la dépression augmentent l'impression visuelle, mais il me semble que le Cinéma américain subit depuis quelques années des influences néfastes... Influences italiennes surtout qui sont réellement déplorables. Le

film italien étant une suite de complications amoureuses banales, subies par des personnages vivant dans l'opulence, au milieu de décors d'Opéra-Comique, avec des attitudes imprécises et lourdes.

La lecture de ces films est difficile et pourtant toujours la même! Les italiens ont la manie de faire parler longuement leurs héros, la pantomime consiste dans un jeu de lèvres et rien de plus, or, je n'en vois pas l'utilité puisque l'on entend rien! Oui, l'influence du film Italien est, à mon avis, extrêmement néfaste, l'intérêt qu'il peut exercer sur la masse provient de ce qu'il flatte les aspirations médiocres et vulgaires de celle-ci, c'est à-dire le goût du clinquant et du lieu-commun. Le film espagnol lui est encore inférieur, il est plus obscur et n'offre même pas l'intérêt de bonnes photographies; ce qui y domine c'est l'ennui planant sur tous les personnages voués à des sorts lamentables et poursuivis par la fatalité!...

Le film scandinave exprime toutes les préoccupations humanitaires; il est construit sur des cas de conscience et tout effort cinématographique à proprement parler y est inexistant; il me plaît cependant par sa grande sobriété.

Dans le film Suisse, il n'y a plus aucune virtuosité photographique; pas de luxe, pas de toilettes; des histoires policières sans la moindre intrigue amoureuse, c'est uniquement un problème posé, dont la solution arrive petit à petit; le plaisir de deviner, l'empêche quelquefois sur le manque d'intérêt du sujet.

J'en arrive au film français, lequel est toujours bien compris, quelquefois spirituel; malheureusement, il s'inspire trop du film américain dont il n'arrive cependant jamais à égaler la spontanéité. Il ne cherche pas assez les innovations, il se lit clairement, sans trop de longueurs, il a parfois le secret de servir un événement juste au bon moment. Ce que je lui reproche le plus, c'est que voulant être réaliste, il se sert d'acteurs que leur nom ne suffit pas toujours à rendre intéressants.

Il y a une chose inutile à cinématographier, ce sont les cadavres. Cela, tout le monde peut le faire chaque jour avec un petit appareil de poche!

FRANCIS PICABIA.

ANDRÉ NOX chez ANDRÉ NOX

Je suis né à Paris en novembre 1873.

J'ai fait mes études au lycée Condorcet et trois années de service militaire au 5^e dragons.

Dès l'âge de dix ans, j'étais un fanatique du Théâtre et mon plus grand plaisir était d'y aller le dimanche en matinée. J'ai vu beaucoup de pièces, j'ai applaudi de grands acteurs et suis heureux, très heureux d'avoir vu jouer Taillade, Lacressonnière, Dumoine, Paulin-Menier, Marie Laurent et tant d'autres célébrités... disparues aujourd'hui! Pourquoi n'ai-je pas moi-même fait du théâtre?... Hélas! ma famille s'y opposa... et c'est le regret de toute ma vie! Mais passons... j'ai embrassé une autre carrière.



Rappelé avec ma classe au début de la guerre, je fus démobilisé en 1916 et c'est alors qu'attiré irrésistiblement vers le cinéma, je me décidai à tourner mon premier film, bien résolu à continuer, si toutefois le public m'encourageait. J'eus la chance de réussir et c'est avec joie que j'abandonnai mon ancien métier pour me consacrer entièrement à ce septième art, que j'aime passionnément. Je joue les rôles qui me sont confiés avec toute mon âme et de tout mon cœur; c'est, du reste, le seul moyen, je crois, pour arriver à la sincérité.

J'ai tourné une quinzaine de films je garde le meilleur souvenir de tous mes camarades et des metteurs en scène avec lesquels j'ai travaillé.

Je n'oublierai jamais, non plus, la joie que m'a causée M. Léon Poirier, en me confiant *Le Penseur*, ce rôle formidable mais splendide, qui m'a ouvert définitivement la route du cinéma.

ANDRÉ NOX.

MUSIQUE

La question de l'accompagnement musical du cinéma préoccupe les esprits; elle a fait l'objet d'enquêtes — peu concluantes en raison de la diversité des points de vue auxquels se sont placés les auteurs de réponses — et d'articles parmi lesquels nous citerons ceux, fort judicieux, de M. René Jeanne. Elle est redevenue actuelle depuis que, pour soutenir un film retentissant, un chef d'orchestre que l'on pouvait croire mieux inspiré a ressuscité le genre « bruits de scène ».

Sur l'action même de la musique des choses fort justes ont été dites par M. Bergson — si justes que je fus étonné, m'entretenant avec lui de cette question, voici bientôt trente ans, de l'entendre dire qu'il n'était pas musicien. Le passage des *Données immédiates de la conscience* auquel je fais allusion est connu; je le cite néanmoins :

En se plaçant à ce point de vue, on s'apercevra, croyons-nous, que l'objet de l'art est d'endormir les puissances actives ou plutôt résistantes de notre personnalité, et de nous amener ainsi à un état de docilité parfaite où nous réalisons l'idée qu'on nous suggère, où nous sympathisons avec le sentiment exprimé... Ainsi en musique, le rythme et la mesure suspendent la circulation normale de nos sentiments et de nos idées en faisant osciller notre attention entre des points fixes et s'emparent de nous avec une telle force que l'imitation, même infiniment discrète, d'une voix qui gémit suffit à nous remplir d'une tristesse extrême.

A rapprocher d'une remarque de M. Jean Epstein : *La musique même dont on a l'habitude n'est qu'un surcroît d'anesthésie de ce qui n'est pas oculaire. Elle nous délivre de nos oreilles comme la pastille Valda nous délivre de notre palais. Mais la musique n'a pas que ce rôle négatif; comme l'indique l'analyse bergsonienne elle prépare, elle crée l'atmosphère.*

Mais au profit de qui? En général (1) cette prise de possession préalable des sens par l'effet du rythme annoncé met en valeur une mélodie. Au cinéma, cet accompagnement an-

nonce une image. Si l'image et la mélodie arrivent en même temps, si le violon et l'écran se disputent notre attention, ils se nuisent. (Quand naguère, à Marivaux, s'y joignait le profil à la Burne Jones de la violoniste, que pouvait-on faire contre trois?)

Il faut donc le proclamer avec M. Jean Epstein :

Un orchestre de ciné ne doit pas prétendre à des effets. Qu'il fournisse un rythme et de préférence monotone.

Le problème, musicalement n'est pas nouveau. Il est au moins deux genres de compositions où l'accompagnement annonce autre chose qu'une mélodie.

La *musique de ballet* a pour devoir de soutenir la danse (ce qui indique combien il y a erreur à porter sur la scène, à la russe, des œuvres symphoniques autonomes).

La *musique de scène* est destinée à envelopper une déclamation parlée; le genre est difficile, voisin de l'accompagnement du cinéma par le caractère hétérogène des deux moyens d'expression. Le chef-d'œuvre en est peut-être le *Manfred* de Schumann; *L'évocation d'Astarté* me paraît un bon modèle à imiter pour les musiciens de l'écran.

A dire vrai, les questions d'esthétique pure, les « règles du genre » n'ont été examinées qu'accessoirement. On a surtout discuté l'opportunité de faire composer pour chaque film une adaptation musicale spéciale.

La difficulté — dont personne n'a trouvé la solution — c'est que cinéaste et musicien poursuivent des objectifs différents. L'un travaille pour l'espace; il rêve d'être vu, huit jours tout au plus, dans chacune des villes de l'univers; l'autre pour le temps; il souhaite que sa partition, restreinte forcément à un nombre limité d'orchestres, soit reprise souvent et longtemps.

Entre ces deux désirs, l'union est impossible; le divorce inévitable; rien n'empêchera le compositeur de faire sortir sa musique de ces limbes où rentrent au bout de quelques semaines, les films les meilleurs.

La mort même de Séverin-Mars n'a

pu persuader des directeurs de reprendre *La Dixième symphonie*; mais l'accompagnement musical en a reparu; on l'entend partout, à tout bout de champ, au point que lorsqu'on le réentendra avec le film il donnera l'impression de déjà connu qu'un accompagnement spécial est précisément destiné à éviter.

Et puis, entre nous, est-il utile de prêter une vie, une originalité artificielles à tant de cinédrames ou comédies médiocres, pauvres répétitions d'effets connus, en les enveloppant de belle musique? Et si c'est pour en créer de mauvaise, il y en a déjà tant : autant celle que l'on connaît!

Sans doute, il est séduisant de susciter une atmosphère rare et personnelle autour d'un film de valeur : mais est-ce indispensable? Je n'ai pas trouvé qu'*El Dorado* gagnât beaucoup à son accompagnement spécial; la musique de scène, composée pour la circonstance, de l'*Atlantide* drame, ne valait pas celle, adaptée, de l'*Atlantide* film. Qui se souvient de la manière dont étaient accompagnés les *Quatre Diables*? Lors de la présentation de l'*Inexorable*, une partition bien choisie, mais qui ne comportait aucune révélation a suffi à créer l'atmosphère. En sens inverse, on n'a pas oublié l'improvisation dont M. Jean Wiener entoura *Fièvre*; mais cette solution, à mon sentiment très désirable, de l'improvisation est toute différente de celle de l'accompagnement spécial.

Cette dernière question est étroitement liée à celles des salles spécialisées du répertoire de l'écran, de la reprise des chefs-d'œuvre classiques, de l'éducation du public, etc. C'est dire que nous ne sommes pas prêts de la voir aboutir.

LIONEL LANDRY.

(1) Plus généralement encore qu'on ne croit, et les œuvres les plus polyphoniques sont assujetties à cette esthétique de l'accompagnement. Dans un prélude de choral de Bach, c'est simplement par un raffinement d'art que l'accompagnement rythmique est fait des éléments, préformés ou déformés, du chant dominateur.

Charles RAY

PORTRAIT EXPRESS :

Charles RAY est né à Jacksonville (Illinois), le 15 Mars 1891. Il mesure 1^m80 et est marié à Clara Grant.

IL A TOURNÉ :

Pour la Triangle :

Richesse maudite
La Beauté fugitive
Peinture d'Ames
Un lâche
Tourmente d'Amour
Le Déserteur
La Petite Servante
Le Sexe faible
Le Lourdaud

Pour United Artists :

A Tailor Made-Man

Pour la Paramount :

Quand l'Agneau se fâche
Les Dirigeants
Sur la Pente fatale
Fleur des Champs
Volonté
Pour venger son Père
Le Champion
Courage Petit !
Au Pays des Loups
Les Caprices de la Fortune
La Revanche d'un Timide
avec Jane NOVAK (String Beans)
Le Français tel qu'ils le parlent

Divers : Le Roi du Bluff, La Petite Baignade, The Claws of the Huns, avec Jane NOVAK, etc., etc.



GLICHE FIRST NATIONAL
CHARLES RAY dans *La Petite Baignade*.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

La présentation de *La Femme de nulle part* est remise à une date ultérieure que nous fixerons dans notre prochain numéro.

M. Bourgeois vient de terminer *Faust*, film en relief, avec George Wague.

MM. Mercanton et Hervil ont engagé pour tourner *Sarati le Terrible*, M. Jean Angelo et la charmante Marie-Louise Iribe qu'on ne voit — hélas — pas assez souvent sur nos écrans.

René Carrère va commencer un film intitulé paraît-il *Nos Sens*. Nous y verrons s'y préciser une nouvelle et blonde étoile de cinéma.

M. Durand prépare un nouveau film dont la protagoniste sera Berthe Dagmar et le titre *Marie femme au Singe*.

Jean Toulout et Yvette Andreyor tournent *Judith*, sous la direction de M. Georges Monca.

Et Musidora ayant terminé *L'Espagnole* annonce qu'elle va adapter à l'écran *Les Chouans*, de Balzac avec Tarride et Max Dearly.

Aux studios d'Épinay, M. Jacques de Brunoff et M. René Carrère tournent un film dont l'étoile est Pauline Pô. Si nous sommes bien informés le scénario écrit par M. de Brunoff, serait la vie même de la principale interprète.

Comœdia vient de demander à ses lecteurs de désigner le d'Artagnan idéal pour la réalisation cinématographique qu'entreprendra prochainement H. Diamant-Berger de *Vingt ans après*.

Vient en tête avec 41 voix : Romuald Joubé. Puis : Henri Rollan avec 10 voix ; et enfin : Jean Dax, Albert-Lambert, Roger Karl, Alcover, Cham-breuil, etc.

Gabriel de Gravone sera le Des Grieux de la *Manon Lescaut*, de Germaine Dulac. On parle également de cet artiste pour l'interprétation du rôle principal de *Werther*, du même metteur en scène.

D. W. Griffith est arrivé à Cherbourg, le 17 avril, se rendant à Londres.

Jack Dempsey, le sympathique vainqueur de Carpentier, était dimanche dernier aux courses de Longchamp. Il y fut très entouré, acclamé même, et l'on ne put s'empêcher d'en revenir sur son compte : c'est un garçon charmant, d'une élégance sobre et discrète, et ne donnant nullement l'impression de « brute », comme on l'en avait qualifié.

La Chambre Syndicale de l'Acétylène a examiné, lors de sa dernière réunion, un poste aéro-acétylénique destiné spécialement au cinéma à l'École. Ce poste présenté par M. J. Rosemberg, de la Société Française de l'Acétylène, a été examiné avec intérêt par tous les acétylénistes présents. Il donne une lumière égale à la lumière électrique et développe si peu de chaleur, que la pellicule peut être arrêtée indéfiniment devant le dispositif d'éclairage. Ce petit poste réalise un progrès intéressant, surtout pour les quelques 20.000 communes de France qui ne possèdent pas l'électricité.

La Section de Cinéma de la Fédération Française des Artistes (153, avenue de Wagram), s'est définitivement constituée sur le modèle des onze autres sections de la Fédération ; son bureau est composé comme suit :

Président : M. Michel Carré, Président de la Société des Auteurs de Films.

Vice-Présidents : M. Le Fraper, Directeur du *Courrier Cinématographique* et M. Marcel Levesque, artiste cinématographique.

Secrétaire : M. René-Jeanne, Critique Cinématographique du *Petit Journal*.

Délégués au Comité : MM. Michel Carré, Levesque et René-Jeanne.

Délégués suppléants : M. Roger Lion, metteur en scène et M. Charles Léger, délégué de la Coopérative d'enseignement par le cinéma.

Afin de faire connaître aux milieux

artistes comment fonctionne la Censure cinématographique et à quels excès elle aboutit, la section de cinéma a décidé, à l'unanimité, de projeter dans des réunions privées données au siège de la Fédération, et auxquelles seront conviés des représentants des différentes sections et les personnalités intéressées de l'Art, de la Politique et de la Presse, tous les films interdits par la censure.

La première de ces séances, qui sera consacrée à un film récemment censuré, aura lieu dans le courant d'avril.

Les adhésions à la section de cinéma sont reçues au secrétariat général de la Fédération (153, avenue de Wagram).

Jacques Riven finit de monter chez Gaumont, un film « *La Tourmente* » dont il est l'auteur, et metteur en scène. Ses interprètes sont Louise Colliney, Eva Reynal et la petite Suzy Boldès.

Vendredi 28 Avril, au Cinéma Lafayette, les Films Triomphe nous ont convié à voir le raid aérien Angleterre-Australie, accompli par les frères Smith — dont un — le plus célèbre — Ross Smith — vient de trouver la mort, alors qu'il essayait un nouvel appareil construit spécialement pour accomplir cette fois le tour du monde.

Le film, véritable enchantement des yeux, est une relation merveilleuse de ce voyage, il nous a fait entrevoir tout ce que le Cinématographe peut apporter comme aide à la science moderne des voyages.

Depuis le Caire, surtout jusqu'en Australie, en passant par la Perse, les Indes, Java, le voyage prend les proportions d'une féerie. Je ne citerai pas de détails car il faudrait les nommer tous. Mais j'irai revoir les ruines de Babylone, le palais d'Angkor, le dancing de Batavia, les montagnes bleues, les stalactites d'Australie, et le temple magnifique de Boro Boedor.

La présentation de ce film fut commentée avec clarté et esprit par M. Degaches, et M. Victor Marcel sut recevoir ses invités avec la meilleure grâce.

On sait que la Cour de Cassation avait annulé le jugement du tribunal de simple police de Toulon, acquit-

tant des Directeurs de cette ville poursuivis pour avoir fait passer des films visés par la censure de Paris mais proscrits par un arrêté, d'une portée générale, pris par le Préfet du Var.

L'affaire est donc revenue devant le tribunal de simple police de Draguignan qui a prononcé l'acquittement des prévenus.

Le juge considère que les films incriminés étaient revêtus du visa de contrôle, et que l'arrêté du préfet du Var était illégal, comme contraire au décret ministériel de 1919 instituant une Commission de contrôle et à la loi de finances du 21 décembre 1921.

Pathé-Consortium-Cinéma organise un concours de scénarios doté de prix très importants.

Le premier prix sera de 30.000 fr. Les conditions de ce concours qui intéressera au plus haut point, vu l'importance des prix alloués, les metteurs en scènes et scénaristes du monde entier, seront incessamment publiés.

On se rappelle qu'à la suite d'un roman-interview : *Antoine déchainé*, paru dans les « Œuvres libres », sous la signature de M. René Benjamin, Mlle Fabris, se jugeant offensée, avait traduit l'auteur devant les tribunaux. La première Chambre lui a alloué mardi une somme de mille francs.

« Attendu, dit en substance, le jugement, que l'article incriminé, intitulé *Antoine déchainé*, est le récit fait par Benjamin d'un voyage qu'il a effectué, sur l'invitation d'Antoine, avec une troupe de comédiens engagés par Antoine pour aller tourner à Arles et aux environs un film cinématographique composé sur le sujet de *L'Arlésienne*, de Daudet.

« Attendu que l'auteur de l'article, sans nommer les membres de la troupe, qui sont des personnalités connues du monde du théâtre ou du music-hall, en fait cependant une peinture assez précise pour qu'il soit aisé de les reconnaître. »

Le Tribunal reconnaît, en outre, que cette œuvre contient des imputations de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération de Mlle Fabris, interprète du rôle de *L'Arlésienne*, et qu'elles ne pouvaient trouver une excuse dans le droit de critique.

VANNI-MARCOUX et le Cinéma

La porte-cochère bas-voûtée, le gravier de la cour craquant sous le soulier, l'escalier noble, le palier que les fenêtres spacieuses font aérien, sont la transition rapide et avisée entre le quartier riche d'autobus et de bruit, et cette demeure où l'on sait que vit tant d'art.

Elle en est pleine. Les parquets luisants, sombres et clairs, et leurs vieux tapis d'Orient supportent des meubles purs du XVIII^e, Derrière la précaution d'un paravent, c'est, sur la tablette d'un menu secrétaire, une partition ouverte, et c'est la haute silhouette du tragédien lyrique illustre.

Il s'avance. Il sourit. Le sourire des lèvres nettes et des yeux bougeurs, la lumière du visage jeune et affable contrastent avec la stature impérieuse, la présence autoritaire. Et l'accueil est charmant.

Le pâle interlocuteur s'est assis (le canapé est remarquable et ses cousins choisis) en face du grand artiste, qui parle. Les idées se poursuivent, vivantes, allégres, et l'homme qui *chanta* si magistralement la Vie, juge les manières de la *mimer*.

« Même avant de tourner, j'aimais beaucoup le cinéma. Je vais tout le temps dans les salles... Le film français me semble supérieur par ses scénarii qui comportent une plus grande recherche, un meilleur intérêt. Mais quant à la réalisation — d'une façon générale — les bandes américaines présentent plus de mouvement... Là-bas, ils ont plus d'argent qu'on en a ici... je crois. »

Le pâle interlocuteur admire l'aménité modérée, la réserve des opinions.

«...Douglas Fairbanks est un acteur étonnant... Oui, un acteur... Pas seulement un acrobate!... Car les choses qu'il fait comme acteur sont vraiment de premier ordre... »

« Chez nous, il y a Nox, qui a de la personnalité... *L'Atlantide* est un film bien joué : chaque homme y

incarne réellement un officier, avec ses caractéristiques... : des acteurs placés... Eve Francis est une grande artiste... n'est-ce pas? je l'admire beaucoup ».

L'autre qui écoute interroge sur les impressions ressenties en pénétrant pour la première fois dans un studio.

Vanni-Marcoux rit : « ... On est dépaysé, je l'avoue : ces portants, ces feuilles, ces poutres... Et le bruit aussi... oui, c'est vrai. L'impression... l'impression qu'on ressent est celle de l'espace : on croit que l'on pourra aller et venir librement, enfin, et puis : voilà ce *champ* qui intervient! c'est terrible, il faut n'en pas sortir... on est limité. »

« Peut-être a-t-on d'ailleurs moins de liberté qu'au théâtre. Dans la comédie ou le chant, l'artiste est son maître davantage. Ici, l'interprète et le metteur en scène sont vraiment très liés l'un à l'autre dans leur travail. Et on ne le croirait pas pourtant : sur l'écran, n'est-ce pas? Les acteurs paraissent tellement libres... abandonnés à leur seule improvisation. Tandis que dans le travail on est assujéti à tant de choses : par exemple, l'éclairage, dont je crois que l'importance est énorme : on est ce qu'il vous fait... »

L'autre admire. Manifestement, le protagoniste de *Don Juan et Faust* en quelques séances a compris tout le travail de l'acteur muet, ses périls, ses beautés. Une question :

— Dans *Don Juan et Faust*, avez-vous senti une différence entre ce que vous aviez voulu exprimer et ce que l'écran vous rendait?

— Oh! non. Avec *L'Herbier* je n'ai pas senti cela. Son film d'ailleurs me plaît beaucoup, il est si varié : ces aventures... ces femmes...

— Et que pensez-vous, Monsieur, de vos... camarades de vos partenaires, veux-je dire?

— Ah!... Catelain a réussi... C'est

très bien... Son personnage est d'une conception particulière, c'est vrai... on a coutume de voir des Don Juan plus rudes, mais le sien est selon le scénario de *L'Herbier*, et je sais que Don Juan dans l'histoire... Catelain a réalisé des choses... » (Le geste éloquent, prolonge la phrase...) « Marcelle Pradot aussi est très supérieure à toutes ses autres créations... » (Et l'œil « ligné » retrouve une idéale Infante de légendes...)

— Votre début, Monsieur, ne vous a pas rebuté?

— Au contraire... J'ai l'intention de continuer, de consacrer une grande part de mon activité au cinéma. On dit que c'est difficile, ma foi je ne trouve pas. On dit que c'est fatigant, je ne trouve pas non plus.

Et c'est ce sourire si jeune, d'une jeunesse brillante, à qui l'on conçoit que peu d'efforts soient malaisés.

« Pour pouvoir varier mes moyens d'expression, je serai heureux plus tard de rencontrer des rôles modernes, près de la vie, qui me donnent l'occasion de créer d'une façon qui me serait impossible au théâtre. Ici, jusqu'à un certain point, j'étais Faust, j'avais un pourpoint, un manteau... Tandis que pouvoir donner des passions modernes, une douleur simplement humaine... Ah! j'aimerais beaucoup!... »

Les yeux flambent. Le visage s'éclaire à toute cette beauté déjà créée virtuellement, toute cette beauté que le grand artiste recèle et qu'il propose ainsi à nos enthousiasmes. Dans le mouvement il s'est levé.

Le pâle interlocuteur aussi, qui dans l'antichambre lumineuse reprend son chapeau profane sur une table-damier ancienne, remercie, prend congé, foule les marches augustes, les cailloux musicaux, le pas de cette porte qui le laisse seul sortir, gardienne avare de noblesses, celle de jadis et celle d'à présent, et de beauté.

R. P.

Impressions du troisième rang d'orchestre

Modot les jarrets détendus, net comme un dé clic, a bondi dans la toile blanche, qu'on s'étonne de ne pas voir éventrée d'un coup de couteau.

Les femmes ont un frisson devant la gueule du bandit Corse qui poursuit la jeune fille.

Samain caleuse, son cou audacieux, sa mâchoire carrée, crispée, et les pointes d'acier de ses yeux vous font froid dans le cou comme une lame.

Il rebondit satanique... ça y est, il est parti...

Ah! la belle bataille, quand on le rattrapera.

Emmy Lynn. Il semble qu'on l'ait entendue crier tant ses yeux ont exprimé d'effroi, et sa bouche, et son bras tendu, crispé depuis l'épaule.

Elle prend à deux mains ses cheveux que le projecteur fait paraître impalpables.

Elle s'écroule, sanglote, brisée et l'on ressent au cœur une peine immense de ne pouvoir être qu'étranger au drame affreux qui l'enveloppe.

Silencieuses, poignantes, les larmes lavent son visage...

Si elle criait encore, la salle aurait — je crois — un sursaut de pitié.

Eve Francis dans l'ombre a soulevé son voile : on aperçoit deux yeux immenses où passent les lueurs d'incendie de la passion dévorante qui la prend toute.

Calme, lente, le pas feutré; elle avance, et le cœur vous harcèle de questions dans la poitrine.

Elle s'assoit. La cape glisse onduleuse... Elle ne la retient pas même d'un regard.

Mais, subitement les yeux s'agrandissent, fixent le spectateur, deux mains blanches comme une aube encadrent son visage plus pâle encore. Francis angoissée, hallucinée, hallucinante se débat têtue, dans un interrogatoire avec soi-même.

Et quand la vision s'enfuit, on s'étonne d'être dans un fauteuil, d'entendre un orchestre et d'avoir un gros monsieur à côté de soi...

Les yeux de *Van Daële* vous suppliant d'essayer de comprendre l'abo-

minable nostalgie qui les emplit de brume...

Puis — dur — le visage marbré de résolution farouche, il vous interdit de toucher à son bien et le poing, subitement tendu, vous arrive droit sur le menton.

Les premiers rangs d'orchestre ont un soubresaut.

A la fin du drame pourtant, je sais bien que *Van Daële* va tout pardonner, puis las, morne, prendre la route qui descend... abandonnant ses bras au rythme de son corps balancé... comme un marin mal désappris du roulis des mers lointaines.

La porte s'ouvre. *Roger Karl*, puisant, le cou tendu fait ployer l'écran... et le drame d'amour incline aussitôt plus fort vers le sens de la Douleur.

Ses mains se posent pesantes de tendresse et de haine sur des épaules craintives. Les bras se tendent. Elle... soulève sa tête... mais n'osera pas voir ce regard en face.

Le rictus se fige, les yeux demeurent secs, la poitrine se gonfle, les bras retombent... un haussement d'épaules lourdes de pitié.

L'écran incline davantage vers le sens de la Douleur... *Karl* sort... lourd d'humanité exaspérée...

Mon voisin qui se penchait pour mieux voir... respire bruyamment... puis se renverse dans son fauteuil... A-t-il eu peur?...

Ce premier plan de *Jaque Catelain* arrive sur vous et vous menace de toute sa jeunesse...

Les yeux spleenétiques, faits de paroxysmes, vous crucifient l'âme de leur douloureuse anxiété... et ce visage au modelé trop fin où la passion a marqué la lèvre inférieure, on l'a vu quelque part dans *Wilde* ou *Baudelaire*...

Il a peur... sa main passe moite sur son front livide et le tremblement de ses doigts fuselés vous fait serrer fortement le bras du fauteuil!...

Ah! comme on voudrait lui voir commettre un beau crime pour avoir l'âpre joie de sourire et lui pardonner...

Tant ce premier plan vous défie de toute sa jeunesse.

André L. DAVEN.

Les Présentations

du 15 au 21 avril

FIRST NATIONAL

Le Second mariage de Lucette.

Comédie vaudeville dont l'idée, en vérité amusante, n'est malheureusement pas photogénique, de sorte que l'abondance des textes, plus ou moins comiques, gâte les scènes souvent fort drôles qui s'y rencontrent. Délicieusement jouée par *Constance Talmadge*.

UNION ÉCLAIR

Mission de confiance.

Mélodrame, vraisemblablement ancien, qui dépasse les limites de l'in-vraisemblance et que ne sauve pas un très bon début.

ECLIPSE

Ali Baba.

Féerie sans grand intérêt sur cette légende charmante, amusante surtout parce que les deux principaux interprètes, *Ali Baba* et *Morgiane*, ont cinq et dix ans. L. L.

UNITED ARTISTS

Le Triomphe du Rail.

Lutte industrielle dans l'Alaska. Quelques décors naturels présentent de l'intérêt. L. W.

L. AUBERT

La Princesse Zim-Zim (19 mai).

Comédie dramatique interprétée par *Owen Moore*.

GAUMONT

Les Deux jumeaux (16 juin).

Comédie anglaise, avec de jolis coins, et jouée de manière amusante par deux frères jumeaux.

Dette de haine (16 juin).

Film italien, d'après *Georges Ohnet*, interprété par *Edmy Daracla*. On ne saurait demander plus.

FOX-FILM

Le Siffleur tragique

Ou le cow-boy inquiétant et sympathique, et doué, en outre, des plus



Marcelle PRADOT (Doña Anna)



Jaque CATELAIN (Don Juan)



Johanna SUTTER (Elvire) et Jaque CATELAIN (Don Juan)

DON JUAN et FAUST



Jaque CATELAIN et Claire PRELIAT

PHOTOS GAUMONT

rare talents acrobatiques. Joué par Tom Mix.

Destrueteur de foyers.

Un mari néglige sa femme. Un autre cherche à la consoler. Sujet nouveau comme on voit, et traitement à peu près aussi nouveau. Viviane Rich a de jolies robes.

L. L.

PATHE

Le Beau Charlot.

Une réédition d'opportunité incertaine.

Tempêtes (9 juin).

Une œuvre d'artiste, parce que M. Boudrioz l'a marquée d'un sceau personnel. Interprétation remarquablement compréhensive avec M. Mosjoukine, Mme Lissenko, M. Ch. Vanel, le petit de Baer.

L. W.

SUPER FILM

Le Maître de Forges.

Réédition d'un film connu où Pina Menichelli est dramatique autant qu'exorbitée. Des sous-titres ont été rapprochés du français.

GEORGES PETIT

Une mère.

Suite du défilé des films de Pauline Frederick. Ils ont l'avantage qu'on y voit Pauline Frederick.

VITAGRAPH

Cousin, cousine.

Gentille historiette jouée par Alice Joyce, qui n'a pas tout à fait le physique du rôle.

PARAMOUNT

Les Ruses de l'amour.

Histoire amusante, un peu longue et très bien photographiée, où apparaît Claire Windsor — une de celles qui auraient pu être Mrs. Chaplin.

L. L.

ERKA

Une Idylle dans la tourmente.

Banale histoire d'amour que l'on a voulu rendre pittoresque en la faisant se dérouler sous une révolution bolchevique qui paraît bien fantaisiste (comme le reste du film). Geraldine Farrar reste une bien belle artiste.

PHOCÉA

Ame hindoue.

Sessue Hayakawa est docteur hindou dans ce film où ses qualités demeurent, mais qui ne brille pas particulièrement.

L. W.

FILMS LEGRAND

La Glorieuse aventure.

Ce premier grand film en couleurs naturelles abonde en utiles indications. On y remarque des qualités et, à éviter plus tard, des défauts criants. Le scénario, dramatique vers la fin, permet un déploiement de costumes polychromes, souvent un peu crus. L'incendie de Londres cause des tumultes intéressants. Somme toute, cette peinture animée rappelle souvent des toiles plus que de la vie réelle. *La Glorieuse Aventure* présente un intérêt pour ce qu'elle promet et pour ce qu'elle innove.

L. W.

HARRY

Un cas de divorce.

Un vaudeville sans éclat, mais très bien joué dans des décors photographiés avec goût.

L. W.

La Petite marchande de fleurs de Piccadilly.

Combien de films on lance qui ne valent pas celui-là, où l'humour et la sensibilité se côtoient sans arrêt, et miss Betty Balfour est une artiste que nous n'oublierons pas.

L. W.

Palinodie. — Après avoir vu diverses photographies du *Don Juan* et *Faust* de M. Marcel L'Herbier, j'étais resté sous l'impression que l'auteur de *Rose France*, je ne voudrais pas dire caligarisait, mais flirtait avec le caligarisisme. De manière aussi vive que courtoise, M. Marcel L'Herbier se défend de l'imputation, m'indiquant que j'ai interprété inexactement ces photographies, et affirme sa ferme intention de rester dans les voies du cinéma et d'admettre seulement les déformations intérieures, d'ordre optique et non décoratif.

Je suis extrêmement heureux de m'être trompé et de pouvoir le reconnaître. M. Marcel L'Herbier connaît assez les royaumes de l'écran, nous y a fait faire d'assez belles promenades pour n'avoir pas besoin de s'égarer dans le domaine restreint du caligarisisme.

L. L.

LECTURES

La Gazette des Tribunaux résume en ces termes un procès récemment jugé par la 3^e chambre du Tribunal civil de la Seine :

Le respect de la propriété du nom de l'auteur s'impose à toute entreprise cinématographique, comme à tout éditeur, à tout directeur de théâtre, à tout entrepreneur de spectacles. Le nom de l'auteur est, en principe, inaliénable, et il faudrait des stipulations formelles et expresses pour que l'entrepreneur cinématographique ait le droit de le supprimer.

Spécialement, l'obligation pour l'entrepreneur cinématographique de désigner l'auteur du scénario, s'impose d'autant plus, lorsqu'il a signé un contrat ne prêtant à aucune ambiguïté. La même obligation existe pour le metteur en scène, alors qu'il est formellement reconnu par celui-ci qu'il n'est pas le seul et véritable auteur du film dont s'agit.

Vainement objecterait-on que l'entrepreneur et le metteur en scène ne seraient tenus de faire figurer le nom de l'auteur que sur le film lui-même et non sur les programmes, affiches et réclames, la commune intention des parties ayant été de comprendre, dans le mot « film », non seulement l'écran, mais la publicité.

L'entrepreneur cinématographique commet une lourde faute en ne donnant pas à ses préposés les instructions nécessaires pour mettre fin à leurs procédés abusifs. Et le metteur en scène, en ne protestant pas contre la mention de son nom seul, et contre la paternité abusive qui lui est ainsi attribuée, et en s'attribuant personnellement le mérite d'une œuvre qui est due à une collaboration, encourt également une grave responsabilité.

De M. Etienne Bricon (Gaulois).

On ne saurait comparer Fatty et Molière. C'est un parallèle dont Plutarque, malgré l'habitude qu'il en eût, ne serait sorti qu'avec peine. Mais ne craignons pas d'affirmer, au mépris des bruits qui courent, que l'un ne tuera pas l'autre. Le cinéma peut lutter avec le théâtre d'aventures — jusqu'à l'anéantir — par la rapidité de ses moyens, par la volu-

bilité incessante de ses décors et de ses gestes. Il peut triompher de tout théâtre même, qui vit en général de la mobilité des apparences. Mais quelle n'est pas son impuissance contre celui qui vit de la mobilité des âmes ! Que vaut-il pour exprimer la passion dévorante d'un Rodrigue ou d'un Harpagon ? Pour recueillir chez une Bérénice ou chez une Desdémone ses inquiétudes, ses troubles, ses lassitudes ? Que sait-il d'elle, auprès de cette enfant surprise par l'amour, qui regarde le monde avec des yeux étonnés que l'inconnu caresse ?

L'importance du cinéma n'en reste pas moins prodigieuse, formidable. Ce mot grec, tombé chez nous tout d'une pièce, n'a pas démenti son origine. Depuis vingt-cinq ans, le « mouvement » a été si vertigineux que, marchant avec l'automobile, ils sont devenus l'un et l'autre, en quelques milliers de jours, deux des industries les plus vastes d'ici-bas.

Mais dans l'incertitude des chemins sa déroute est terrible : c'est une voiture sans direction, à toute vitesse jetée dans l'espace. Le cinéma, satisfait d'exploiter à la fois la bêtise et le vice, cultive la niaiserie des simples et les étourdit des jeux compliqués du drame et du crime. Il nous apprend à tuer au lieu de nous enseigner à vivre — et à nous rigoler, selon l'expression de Rabelais, c'est-à-dire à nous agiter avec des saccades dans une danse de Saint-Guy. Attitude fâcheuse, qui est au joyeux rire humain ce que sont aux larmes d'Andromaque les secousses nerveuses que nous donne au théâtre l'effroi physique du sang ou du cou-teau.

Pourtant la beauté de son domaine est presque infinie — et parfois il le prouve. Pouvoir amener au-devant de nous le monde même, celui de jadis et d'ailleurs, et, en nous faisant connaître dans leur animation quotidienne tous les pays et tous les hommes, nous engager à les aimer ; tendre notre cœur et notre esprit vers la nature entière ; dérouler à nos yeux les joies saines de la vie et, une à une, nous découvrir ses consolations qui sont innombrables. Joli programme, mais Fatty, même acquitté, n'en est pas encore là. Et « j'aime mieux, ô gué ! », comme disait Guitry-le-Misanthrope, j'aime mieux, fidèle à sa tâche, Molière qui meurt en jouant la comédie.

D'un fort intéressant article que dans Choses de Théâtre, M. Mater Rousson publie sur l'exposition théâtrale d'Amsterdam, nous extrayons ce passage intéressant pour les cinéastes en raison de l'influence qu'exerce actuellement sur le cadre du cinéma l'évolution de la décoration théâtrale :

Les deux noms qui brillent exceptionnellement, sont ceux que l'on rencontre au seuil même de l'exposition : celui de cet Anglais, florentin depuis une dizaine d'années, qui est probablement le plus important théoricien de la technique théâtrale : Edward Gordon Craig, et celui du Suisse italien Adolphe Appia, le metteur en scène de Berne, dont les travaux ont une influence beaucoup plus grande qu'on ne le pense communément. Ce sont ces deux maîtres-ouvriers qui, depuis une vingtaine d'années, ont préparé une technique nouvelle de la mise en scène, plus simple, plus belle, plus logique et plus utile. De même qu'Antoine a été, en France du moins, le créateur de la présentation analytique. Craig et Appia sont les promoteurs de la synthèse au théâtre. Voilà une douzaine d'années que Gordon Craig a écrit à peu près ceci : « Nous ne devons pas chercher à reproduire la Nature mais à suggérer certains de ses phénomènes. »

Quant à Appia, son point de départ est l'homme : c'est l'homme, avec son « corps vivant et mobile » qui est le représentant du mouvement dans l'espace : c'est de lui que nous devons partir pour déterminer à chacun des arts qui composent l'art dramatique la place qu'il doit y occuper. On connaît sa conclusion : la peinture n'étant pas plastique, ne possédant pas les trois dimensions, ne peut occuper sur la scène qu'une place secondaire ; c'est l'architecture avec ses véritables volumes, aidée par la lumière qui produit des ombres véritables, qui doit se trouver au premier plan de la mise en scène.

Craig est encore resté pas mal peintre, tandis qu'Appia est nettement architecte ; chez Craig, une fois la conception de l'œuvre dramatique arrêtée, on sent une sorte d'inspiration, d'exaltation artistique ; chez Appia on devine un travail presque mathématique, ayant

quelque chose de la construction d'une gamme musicale. Il y a encore ceci : alors que le metteur en scène florentin a une prédilection pour les lignes et les plans verticaux, parfois obliques, ce sont surtout les plans horizontaux qui hantent le metteur en scène bernois. Et cela ne doit pas surprendre de la part de celui qui a écrit : la pesanteur est le principe esthétique de l'architecture. Enfin, la lumière joue chez Appia un rôle beaucoup plus important que chez Craig. Cela est tellement vrai, qu'Adolphe Appia a parfois, pour composer la partie essentielle d'un décor, recours à la lumière seule : ainsi pour nous donner l'illusion d'une clairière par exemple, il se contente de projeter des taches de lumière et d'ombre, et l'effet en est saisissant.

L'interview de M. Henry Bernstein, publié par M. André Lang dans Les Annales au cours de son accidenté Voyage à travers la République des Lettres, est sévèrement apprécié par notre confrère Choses de Théâtre :

M. H. Bernstein ne se condamne-t-il pas, bien plus qu'il ne condamne le Cinéma lorsqu'il ose écrire : « On nous demande nos pièces, nous les donnons, parce que nous ne refusons pas un bénéfice matériel ! » Peut-être que, si M. H. Bernstein, consentant à aller au-delà du bénéfice matériel et à voir le bénéfice moral, avait daigné s'occuper de l'adaptation cinématographique de ses pièces, et si MM. Anatole France, H. Bataille, Claude Farrère avaient daigné en faire autant, peut-être alors le Cinéma aurait-il un peu plus rapidement pris conscience de lui-même et de sa valeur réelle. Pourquoi M. Henry Bernstein, après avoir accepté les billets de mille que le Cinéma mettait à sa disposition, injurie-t-il le malheureux aujourd'hui ? Cette attitude manque de noblesse ne trouvez-vous pas ?

Quant à l'affirmation finale : « Il n'y a rien à attendre du Cinéma ! L'art cinématographique n'a pas même encore balbutié, il est à naître ! » Elle fera sourire de pitié tous ceux qui ont vu *J'accuse*, *Le Lys Brisé*, *le Cabinet du Docteur Caligari* ou *El Dorado*.

Henri DIGNIMONT & Fils

NÉGOCIANTS EN VINS

AGENTS GÉNÉRAUX et DÉPOSITAIRES de :
Vins de  
Champagne : **DELBECK & C^o**
à REIMS

Vins d'Alsace : (CLOS DU MOULIN), **J. DOPFF & C^o**
à RIQUEWIHR

Bureaux : 5, Rue du 29-Juillet PARIS. (Tél. : GUTENBERG 27-60)
Entrepôts : 44, 49, 51, Rue de Graves — HALLE AUX VINS

DEMANDER LES PRIX-COURANTS



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

Gibory

OPÉRATEUR DE PRISE DE VUES

Sait voir et fait vivre. Il photographie 
Portraits à domicile    
Travaux photographiques de luxe 
25, Rue Eugène-Carrière — Paris (18^e)



Imprimerie spéciale de cinéa, 84, rue Rochechouart, Paris.

ÉDITIONS de la LAMPE MERVEILLEUSE
29, Boulevard Malesherbes - PARIS

Vient de paraître

J'ACCUSE

d'après le film d'Abel GANCE
avec plus de 90 illustrations
Prix : 4 fr. — Franco 4 fr. 50

LES AVENTURES DE Robinson Crusoé

d'après le film de O.-J. MONAT
un volume de 200 pages
avec plus de 100 illustrations
Prix : 5 fr. — Franco 5 fr. 50

Déjà paru

EL DORADO

Mélodrame cinématographique
de Marcel L'HERBIER
Prix : 3 fr. 75

La Collection la plus luxueuse
- - LA MOINS CHÈRE - -
La plus magnifiquement illustrée
- - des plus beaux films - -

Un des plus beaux pays
CINÉMATOGRAPHIQUES
..... est la
S U È D E

Un des plus beaux magazines
CINÉMATOGRAPHIQUES
..... est

FILMJOURNALEN

Pour les Abonnements
:: s'adresser à ::

FILMJOURNALEN
:: STOCKHOLM (Suède) ::

Pour l'achat au numéro
:: s'adresser à ::

M. TURE DAHLIN
30, Rue Boursault, PARIS

Le gérant : A. PATY.